3 1761 04203 5014

Besnard, P.
La femme médecin

PQ
2196
B818F4

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lafemmemdecino00besn

FEMME MÉDECIN,

OU

LA PORTE SECRÈTE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

RIBIÉ

Par MM. BESNARD ET POMPIGNY,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 10 *juin* 1806.

A PARIS,

Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE COURVILLE, médecin.	M. GENEST.
DORSAN, peintre, et neveu de M. de Courville.	M. MARTY.
JULIE, femme de Dorsan.	Mad. D'HERBOUVILLE.
MIRVAL, jeune étourdi, et frère de Julie.	M. S. VICTOR.
ARMAND, portier de M. de Courville.	M. CAMEL.

La Scène est à Paris, dans la maison de M. de Courville.

DÉCOR ET ACCESSOIRES.

Le théâtre représente l'appartement de M. de Courville, et celui de Dorsan, ce qui forme une double scène. Dans le mur qui sépare les deux appartemens, est pratiquée une porte secrète. A la gauche des acteurs, est la chambre du peintre, plus grande, s'il est possible, que celle du médecin. Il y aura dans cette chambre un chevalet avec un tableau que peint la femme du peintre. Un secrétaire, sur lequel sont des papiers, etc., deux fauteuils dans le fond, et deux tabourets, dont l'un est devant le chevalet; quelques modèles en plâtre, çà et là; deux pistolets et un sabre, pendus à la muraille, du côté du secrétaire.

A la droite des acteurs est la chambre du médecin, dans laquelle sont une table et quatre chaises. La table est couverte, et dans le fond. Il n'y manque que les mets qu'on apporte, quand le médecin fait asseoir sa nièce. Une pendule à la droite des acteurs; une petite table, à côté de laquelle le médecin est assis, des livres dont il s'occupe, pendant que l'action se passe de l'autre côté. Il y aura deux portes, une dans le fond de chaque appartement, et une autre (au milieu de la cloison) qui est la porte secrète. Sur la porte de l'appartement du peintre, dans le fond, est une serrure avec sa clef. Sur une des chaises, dans l'appartement du médecin, est une robe rouge avec sa bordure et son épitoge d'hermine, la chausse y est aussi garnie en hermine, avec un bonnet carré, ayant une grosse houppe.

PQ 2196 B818F4

LA PORTE SECRÈTE.

SCENE PREMIERE.

(On aperçoit Julie qui dessine dans son appartement.)

M. DE COURVILLE, *seul.*

Encore démonté une fois!.... Mon cheval n'était que borgne, le voilà boiteux à présent. Je ne puis pourtant pas aller à pied; car aux yeux du vulgaire, une voiture, ne fût-ce qu'une demi-fortune, ajoute beaucoup à la réputation d'un médecin. Je suis assez à mon aise pour avoir un attelage complet; mais s'il faut toucher à mes rentes, j'aime mieux me reposer que d'essuyer les dégoûts inséparables de notre état..... (*On entend du bruit.*) Qu'est-ce?

SCENE II.

M. DE COURVILLE, ARMAND.

ARMAND, *présentant un papier à M. de Courville.*

Je vous appporte le livret des demandes.

M. DE COURVILLE, *prenant le livret.*

Voyons ... (*Il lit.*) « M. Dramaturge, rue des Jeûneurs, n°. 7, au 8e. » Voilà un auteur logé près de l'Empirée. N'importe: j'aime les arts, les sciences; j'irai le voir. Sa maladie ne peut être grave; ces messieurs-là ne sont pas sujets aux suites d'indigestions. « Jacques, tailleur de pierres, place de la Fromagerie, dans le fond de l'allée, n°. 16, au rez-de-chaussée. » C'est par-là que je commencerai la suite de mes visites; mon premier devoir est de soulager l'humanité souffrante, et surtout indigente; par conséquent laborieuse: elle paie peu, souvent point du tout; mais elle nous bénit; au lieu que le riche croit souvent nous faire trop d'honneur en abusant de notre peine, et en laissant à ses héritiers le soin de nous satisfaire.... (*à Armand.*) A propos, ne m'as-tu pas dit que tu avais loué le petit appartement contigu à celui-ci?

ARMAND.

Oui, Monsieur.

M. DE COURVILLE.

Sans m'en rien dire? J'en suis fâché.

ARMAND.

Pourquoi donc ça? Est-ce qu'un appartement vide rapporte du profit?

M. DE COURVILLE.

Il fallait du moins m'en prévenir.

ARMAND.

Par quelle raison?

M. DE COURVILLE.

C'est qu'il y a une porte que j'ai oublié .... que je voulais faire condamner.

ARMAND.

Faire condamner la porte? Et par où voulez-vous qu'on entre et qu'on sorte? Par la fenêtre?.... En tout cas, il faudrait une fière échelle! Rien que pour un troisième : excusez du peu.

M. DE COURVILLE.

C'est bon, c'est bon..... Et à qui l'as-tu loué?

ARMAND.

A des jeunes-gens nouveaux mariés, à ce qu'il m'a paru.

M. DE COURVILLE.

Il est étonnant que depuis qu'ils sont ici..... depuis huit jours, je crois?

ARMAND.

Oui, Monsieur, huit jours.

M. DE COURVILLE.

Ils ne soient venus ni l'un, ni l'autre, me rendre la visite d'usage.

ARMAND.

Peut-être bien qu'ils n'aiment pas à voisiner.

M. DE COURVILLE.

A la bonne heure : mais leur propriétaire!

ARMAND.

Ils ne se sont seulement pas informés s'il y en avait, ou s'il n'y en avait pas. La femme reste toujours à la maison; le mari va et vient, monte et descend, sans s'informer de personne qui vive.

M. DE COURVILLE.

Eh mais..... peut-être sont-ce des gens suspects?

ARMAND, *avec finesse.*

Vous n'y êtes pas : je crois plutôt qu'il est jaloux de sa femme, et qu'il craint que pendant son absence..... vous m'entendez bien? Mais il ne se cache pas pour ça; au contraire, car voilà encore des cartes imprimées qu'il m'a laissées pour distribuer à ceux qui vont et viennent dans la maison.

M. DE COURVILLE, *prenant une carte.*

Ah! ah! voyons un peu. *Dorsan Salvatori, peintre.* (*Il s'interroge.*) Dorsan! Eh! mais, c'est le nom du mari de ma sœur; il avait un fils qui, tout jeune qu'il était, lorsque je quittai le pays, promettait déjà.... Mais cet autre nom de *Salvatori*.. Au surplus, peu m'importe..... Ah! ah! c'est un peintre? Eh bien! puisque tu dis qu'il est honnête, tranquille; parbleu! répandu, comme je le suis, je pourrai leur être utile..... Et tu le crois jaloux? Sa femme est donc jolie?

ARMAND.

A croquer! C'est une *mignature.*

M. DE COURVILLE.

Oui-dà....? Dis à Thérèse de préparer mon déjeûner.

ARMAND.

Oui, monsieur. (*Il sort.*)

SCENE III.

M. DE COURVILLE, *seul.*

Ce nom de *Dorsan* me revient à l'esprit, et m'inspire le désir de voir ce petit ménage.... Quelle heure est-il? (*Il regarde à sa pendule.*) Pas encore neuf heures. J'ai vingt bonnes minutes à moi, et je ne puis mieux les employer qu'à faire ma cour à une jolie femme.... (*Il sort.*)

SCENE IV.

MAD. DORSAN, *seule.*

(Elle quitte le tableau auquel elle travaillait.)

J'ai beau vouloir m'appliquer à mon ouvrage, ma main ne peut conduire mon pinceau.... L'absence de mon mari m'inquiète, m'alarme.... Il y a près de deux heures qu'il est absent; il n'a rien pris avant de sortir, et je crains.... Cette ville est si tumultueuse.... Ah! j'entends, je crois.... C'est lui, sans doute.

(*On frappe à la porte.*)

SCENE V.

JULIE, M. DE COURVILLE, *en dehors.*

JULIE.

On frappe .. Qui pourrait-ce être...? Il est peut-être arrivé quelque accident à mon mari... (*Elle court à la porte.*) Qui est là?

M. DE COURVILLE, *en dehors.*

Ami.

JULIE.

Qui donc?

M. DE COURVILLE, *en dehors.*

Votre voisin, le médecin.

JULIE, *effrayée.*

Un médecin! ô ciel! mon mari est blessé. (*Elle ouvre la porte.*) Ah! monsieur, de grace! où est-il? Comment se porte-t-il?

M. DE COURVILLE.

Qui donc, madame?

JULIE.

Mon mari. Vous venez sans doute pour m'en donner des nouvelles. Que lui est-il donc arrivé?

M. DE COURVILLE.

En vérité, madame, j'ignore ce que vous me demandez; je n'ai point l'honneur de connaître personnellement votre époux. Comme propriétaire de cette maison.....

JULIE.

Pardon, monsieur; mais mon mari étant plus long-temps absent qu'il n'a coutume de l'être, j'ai craint, à votre qualité de médecin, que vous ne vinssiez m'annoncer qu'il lui était arrivé quelque accident.

M. DE COURVILLE.

Cette inquiétude, bien pardonnable sans doute, fait l'éloge de votre cœur, et je ne doute point que votre mari ne mérite tout l'intérêt qu'il vous inspire. Mais venons au sujet de ma visite. (*à part.*) Elle est vraiment charmante.

JULIE, *lui offrant un fauteuil qu'elle avance sur la scène.*

Donnez-vous, je vous prie, la peine de vous asseoir, et daignez recevoir nos excuses de ne vous avoir pas prévenu; mais mon mari a été tellement occupé depuis que nous sommes ici, que.....

M. DE COURVILLE.

Banissons les cérémonies. Je suis venu sans façon vous témoigner le plaisir que j'ai de vous avoir pour locataires. Le bien qu'on m'a déjà dit de vous m'intéresse vivement en votre faveur; et je vous prie de me regarder non-seulement comme un bon voisin, mais comme un vieil ami, qui ne désire que l'occasion de vous prouver son estime et son amitié. Je vous jure que je suis enchanté de vous; et si je ne craignais de vous importuner, je vous demanderais la permission de venir quelquefois passer ici les momens que mon état me laisse de libres. Ils sont bien rares, à la vérité, et vous me les rendriez encore plus précieux.

JULIE

Votre franchise excite ma sincérité : quelque flattés que nous devrions être de votre proposition, je doute que mon mari veuille en profiter; il s'est promis de ne recevoir absolument personne chez lui, et je craindrais.....

M. DE COURVILLE.

Je vous entends.... Ecoutez donc, vous êtes bien faite pour inspirer un peu de jalousie : les agrémens de votre figure; les charmes répandus dans toute votre personne..... Quoique je ne doute pas que votre conduite ne doive écarter tous les soupçons. Mais on dit que la jalousie est une preuve d'amour; et celle de votre mari ne pourrait vous offenser, qu'autant qu'elle excéderait les bornes d'une respectable délicatesse...Au surplus, un vieux célibataire, tel que je suis, ne doit causer aucun ombrage; je dis mieux : peut-être que par des conseils prudens, je pourrais guérir insensiblement votre époux d'une maladie qui trouble sans doute son repos et votre tranquillité.

JULIE, *soupirant.*

Ah! monsieur, je ne doute point de votre savoir; mais la maladie dont vous parlez est au-dessus de la puissance humaine. Ainsi, je vous prie de renoncer.....

M. DE COURVILLE.

Allons, n'en parlons plus.... (*regardant dans la chambre.*) Voilà sans doute des ouvrages de votre mari ?

JULIE.

Une partie est de lui, les autres.....

M. DE COURVILLE, *s'arrêtant vis-à-vis un portrait.*

Eh, mais.... mais!... Plus je le regarde.... Madame, quel est ce portrait ?

JULIE.

C'est celui de l'oncle de mon mari.

M. DE COURVILLE.

De l'oncle de votre mari?... Il paraît bien jeune.

JULIE.

Il y a déjà long-temps qu'il est peint; il est bien cher à mon époux : c'est tout ce qui nous reste de l'héritage de sa mère, de la sœur de M. de Courville, que vous voyez représenté dans ce tableau.

M. DE COURVILLE, *gaiement.*

Oui, c'est bien lui... C'est le présent de noce que je fis à ma sœur....

JULIE, *émue.*

Comment, Monsieur, vous seriez ?....

M. DE COURVILLE.

Eh oui, vous dis-je, je suis l'original dont voilà la copie, l'oncle de Dorsan, et par conséquent le vôtre.

JULIE.

Ah! Monsieur, qu'il sera enchanté de vous retrouver. Depuis six mois que nous sommes de retour d'Italie, il n'a cessé de s'informer de vous. Que je bénis le hasard qui nous a conduits dans cette maison!

M. DE COURVILLE.

Je vous avoue que je serai charmé de revoir l'enfant que j'ai vu naître, l'enfant d'une sœur que j'ai tendrement chérie..... Cependant, ce que vous m'avez dit de son caractère ombrageux et jaloux....

JULIE, *vivement.*

Ah! Monsieur, c'est son seul défaut : je ne lui en connais pas d'autre.

M. DE COURVILLE, *s'échauffant.*

C'en est bien assez, de par tous les diables!... Comment, M mon neveu, vous aurez une femme douce, honnête, charmante, et par vos extravagantes lubies, vous causerez son malheur ?... Madame, si je n'étais votre oncle, je crois que...

Mais suffit, je vous réponds que je le corrigerai d'une manière dont il se souviendra toute sa vie.

JULIE.

Ah ! Monsieur, s'il est vrai que j'aie pu vous inspirer des sentimens...

M. DE COURVILLE, *l'embrassant vivement.*

Eh bien ? Eh bien ?.... Je vous estime autant que je vous aime ; il n'y a pas là de quoi vous effaroucher. Mais il m'est venu une idée, à laquelle il faut vous prêter, et je vous réponds de sa tête comme vous m'avez répondu de son cœur.

JULIE.

Pourvu que mon mari ne se formalise pas.

M. DE COURVILLE.

Je me soucie bien de ses formalités ; je ne suis pas médecin pour rien, et je prétends le guérir radicalement de sa frénésie... Au fait ; je l'inviterai à déjeûner chez moi ; je suis sûr qu'il ne me reconnaîtra pas, car il ne m'a point vu depuis sa tendre jeunesse, et mon portrait a une trentaine d'années de moins que son modèle... Mais je crains qu'il ne nous surprenne ensemble.. Ma nièce, je vous commande, comme votre oncle, et vous prie, comme votre ami, de garder le plus scrupuleux silence sur ma visite et sur notre parenté ; car le succès de mon projet dépend de votre discrétion. Je ne vous en dis pas davantage. (*A part.*) Ah ! mon fripon de neveu, que tu es heureux que je sois ton oncle ! Sans cela quel plaisir j'aurais... Au revoir, ma nièce, au revoir. (*Il sort.*)

SCENE VI.

JULIE, *seule.*

Que mon mari sera content de cette heureuse nouvelle !... Quel est donc le dessein de son oncle ?... Mais est-ce bien son oncle ?... On dit que Paris est rempli d'intrigans de toute classe et de toute espèce... Mais, comment saurait-il que M. de Courville ?... Je lui fais tort, sans doute ; la probité est peinte sur son visage.... Et plus je regarde son portrait, plus la ressemblance m'en paraît....

SCENE VII.

JULIE, ARMAND, *tenant une lettre.*

ARMAND.

Madame, voilà une lettre que le facteur vient d'apporter.

JULIE, *prenant la lettre.*

Comment ?

ARMAND.

Franc de port.

JULIE.

Bien obligée. ... A propos, dites-moi, mon ami, quel est le propriétaire de cette maison ?

ARMAND.

Eh, parbleu! c'est M. le médecin.

JULIE.

Son nom?

ARMAND.

Monsieur de Courville. Vous devez bien le connaître, puisqu'il m'a dit dans la cour qu'il sortait de chez vous... C'est un bon vivant, allez, et un brave homme; car il fait du bien à tout le monde. (*Il sort, et laisse la porte tout contre.*)

SCENE VIII.

JULIE, *seule.*

Me voilà tranquille.... Je suis fâchée, à présent, d'avoir pu soupçonner un instant.... Mais chassons cette idée, et ne songeons qu'au plaisir, à la joie....

SCENE IX.

JULIE, DORSAN.

(Dorsan est entré bien doucement, et a entendu Julie.)

JULIE, *en se retournant, voit son mari, et est surprise.*

Ah!

DORSAN.

Continuez, madame, continuez... Il me paraît que les heures de mon absence passent rapidement pour vous... Quels soupçons aviez-vous donc? Quelle joie, quels plaisirs vous promettiez-vous? Mon prompt retour y met sans doute obstacle? Tout me le dit, tout me le prouve : votre air interdit à mon aspect...

JULIE.

Hé quoi! mon ami, toujours le même? toujours injuste?

DORSAN.

Oh! sans doute : je suis un jaloux, un tyran..... Eh bien, voyons; parlons sans nous emporter.. .. Pourquoi la joie qui rayonnait sur ton visage s'est-elle évanouie à mon abord?

JULIE, *embarrassée.*

Eh mais... la surprise...

DORSAN.

Eh! sans doute, la surprise.... d'être surprise dans la joie;

lorsque vous me répétez sans cesse que mon absence vous cause les plus vives alarmes. (*Apercevant le fauteuil au milieu de la chambre.*) Mais... pourquoi ce fauteuil n'est-il pas à sa place? Il était auprès du secrétaire... Comment se trouve-t-il au milieu de la chambre...? Quand le Monsieur a été sorti, vous auriez dû le remettre où il était; car vous conviendrez que cela donnerait des idées singulières... à quelqu'un qui serait aussi ombrageux que vous me supposez de l'être. N'aurait-il pas droit de croire que pendant son absence on reçoit des visites?

JULIE.

Et quand cela serait?

DORSAN, *vivement.*

Cela est; oui, j'en suis sûr; car le portier n'a pas répondu à ma demande avec sa franchise accoutumée. Un *je n'en sais rien*, dit avec ironie, m'a fait connaître qu'il n'osait m'avouer la vérité. Cependant, y a-t-il rien de plus simple que de s'informer à la porte d'une maison honnête, si quelqu'un est venu vous demander? *Je n'en sais rien*, est une réponse impertinente, insultante... Il lui était si aisé de mentir, en me disant que personne n'était venu...

JULIE.

Il aurait menti, en effet.

DORSAN.

Ah! il est donc venu quelqu'un?

JULIE.

Oui, le facteur, et voilà une lettre...

DORSAN.

Et le facteur est monté jusqu'ici? et vous lui avez avancé un fauteuil...? En vérité, madame, il me paraît que vous profitez beaucoup à Paris. Cependant, vous avouerez que c'est outrer la politesse... Eh bien, que me répondrez-vous...? Votre embarras...

JULIE.

Ne provient que de l'indignité de vos soupçons. Cependant, malgré votre active surveillance, votre assiduité à épier toutes mes démarches, vous êtes-vous jamais aperçu que j'aie rien dit ou rien fait qui puisse autoriser vos craintes? Avez-vous jamais rien découvert qu'on puisse blâmer dans ma conduite?

DORSAN.

L'adresse des femmes est si incompréhensible! elles possèdent si bien l'art de détourner les soupçons les mieux fondés...

JULIE.

De qui parles-tu, mon ami? De ces femmes que rien n'at-

tache, que rien n'intéresse ; qui négligent leur ménage, leur devoir ; qui cherchent à s'oublier elles-mêmes ; mais celles qui sont sincérement attachées à leur mari, qui aiment la vertu, qui ne sont guidées que par les sentimens d'estime, d'amour et d'amitié, trouvent toujours en elles, la force et les moyens de résister aux attraits de la séduction. Telle est la compagne que le ciel t'a donnée pour partager tes peines et tes plaisirs ; telle est l'épouse que tu affliges par ton injustice, que tu désespères par des soupçons dont ton cœur est la première victime. Crois-en ton amie, ton amante, ton épouse ; bannis ces vaines inquiétudes, qui te tourmentent ; écoute la voix de la raison ; confie-toi au cœur de ta Julie, à ce cœur où tu règnes, où tu régneras jusqu'au dernier soupir !

DORSAN, *comme à lui-même.*

Et j'ai pu être assez insensé ! .. J'ai eu tort, sans doute, et cependant... ce fauteuil... ce facteur... ce portier, tout cela n'est pas clair... Mais, n'en parlons plus. A propos.... cette lettre.... (*Il ouvre et parcourt la lettre.*)

JULIE, *à part, pendant qu'il lit.*

Que j'aurais de plaisir à lui annoncer la bonne nouvelle.... Mais je crains de fâcher son oncle ; il compte sur ma discrétion... Sachons nous taire.

DORSAN.

C'est de Dumont... Il me marque que mon oncle est réellement à Paris... Mais où ? dans quel quartier ?... (*On sonne.*) J'entends, je crois, sonner... (*Julie veut aller ouvrir.*) Non, non, restez.... (*Il va ouvrir.*)

SCENE X.

DORSAN, JULIE, MIRVAL.

MIRVAL, *tenant un papier dans sa main.*

N'est-ce pas à Monsieur... (*Lisant le nom sur le papier.*) M. *Dorsan Salvatori*, que j'ai l'honneur de parler ?

DORSAN.

Oui, Monsieur. Que désirez-vous de moi ?

MIRVAL.

J'ai su par cette adresse que m'a remise notre portier...

DORSAN.

Monsieur loge dans cette maison ?

MIRVAL.

Oui, Monsieur, au-dessus du médecin.... de notre proprié-

taire. J'ai donc su que vous étiez peintre, et j'ai cru devoir m'adresser à vous, de préférence à tout autre.

JULIE, *à part.*

Me trompai-je?

DORSAN.

De quoi s'agit-il, Monsieur?

MIRVAL.

Je vais vous le dire.

JULIE, *à part.*

Serait-ce lui?

(*Dorsan fait signe de la tête à sa femme de s'éloigner.*)

MIRVAL, *arrêtant Julie.*

Eh non, de grace!... Madame n'est pas de trop; au contraire, je serais charmé...

DORSAN, *l'interrompant.*

Pardon, Monsieur; mais, malgré le plaisir que Madame aurait sans doute à vous entendre; elle a en ce moment des occupations qui commandent la plus grande diligence.... (*Julie s'éloigne; Mirval la regarde aller. Dorsan prend Mirval par le bras.*) Monsieur... J'ai l'honneur de vous écouter... (*Julie se met à peindre.*)

MIRVAL.

Pour vous mettre au courant et au fait de mon aventure, il est bon que vous sachiez que je suis amoureux.... Oui, amoureux fou d'une jeune veuve... Oh! charmante! divine!

DORSAN, *impatient.*

Eh bien, Monsieur?

MIRVAL.

Et j'ose dire, sans fatuité, que je ne crois pas lui être indifférent.

DORSAN, *impatient.*

Eh bien, Monsieur?

MIRVAL.

Nous nous trouvâmes hier dans une société délicieuse; le bal le plus brillant... des hommes d'un ton... ravissant; des femmes d'une élégance... surnaturelle, en vérité.

DORSAN, *très-impatient.*

Eh bien, Monsieur?

MIRVAL.

Les ris, les jeux, les amours....

DORSAN, *l'interrompant.*

J'ai l'honneur d'observer à Monsieur que, dans mon état, on n'a pas un instant à perdre.

MIRVAL, *comme piqué.*

A perdre, Monsieur? Le compliment...

DORSAN, *franchement.*

Non, Monsieur; ce n'est pas un compliment, c'est une vérité... Au fait, je vous prie, au fait.

MIRVAL.

Eh bien, Monsieur? puisqu'il faut être laconique, je le serai. La belle veuve et moi walsions ensemble, et, en voltigeant avec ma Flore, je pressai trop fortement son brasselet qui, se détachant de son bras, tomba à ses pieds. J'eus la maladresse inconcevable de le froisser avec le mien... et... le voici ce brasselet.

DORSAN.

Mais, Monsieur, je ne suis pas bijoutier, mon ministère...

MIRVAL.

Je sais, je sais... Mais vous voyez bien ce portrait?

DORSAN, *l'ayant regardé.*

Oui, Monsieur : c'est une croûte.

MIRVAL, *surpris.*

Une croûte!

DORSAN.

Oui, Monsieur; terme de l'art... Cela veut dire qu'il est détestable.

MIRVAL.

On dit cependant qu'il ressemblait à merveille... Au surplus, c'est le portrait de défunt son mari; et, en pareil cas, vous savez qu'on n'y regarde pas de si près... Mais l'expression est jolie, d'honneur! Une croûte!... Un mari qui ressemble à une croûte! (*Il rit légèrement.*)

DORSAN, *très-impatienté.*

Enfin, Monsieur?

MIRVAL.

Enfin, ayant ramassé le brasselet, je demandai et j'obtins, sans peine, la permission de le faire rétablir. Or, voici mon dessein : à la place de l'image du défunt, je voudrais y faire poser un portrait un peu plus intéressant. Eh! qu'en dites-vous? L'idée n'est-elle pas lumineuse? Jugez de la surprise de la dame, quand au lieu de... sa croûte, elle verra la copie...

DORSAN, *vivement.*

D'un autre original?

MIRVAL.

Je n'ai pas besoin de vous dire qui?

DORSAN, *souriant.*

Non, Monsieur; cela s'entend de reste.

MIRVAL.

Vous comprenez que tout le mérite d'un pareil cadeau dépend

de l'improviste et de l'à-propos. Ainsi, je désirerais que vous missiez sur-le-champ la main à l'œuvre.

DORSAN.

Impossible, Monsieur ; il faut que je sorte à l'instant même.

MIRVAL, *allant et venant.*

C'est funeste, en vérité ; funeste !... J'espérais qu'en qualité de voisin... (*Voyant Julie peignant.*) Eh ! mais... je fais une réflexion. Il me paraît que Madame pourrait vous suppléer... Oh ! quel plaisir d'offrir à ma Vénus un portrait peint par la main des Grâces !

DORSAN.

Vous vous trompez, Monsieur, Madame ne peint que les grands sujets... d'histoire.

MIRVAL.

C'est affligeant ! désespérant !... Et ne pourriez-vous pas m'indiquer... un homme, un artiste, leste et preste, qui pût me brocher mon portrait ?

DORSAN.

Vous trouverez beaucoup de gens qui vous le brosseront à leur manière ; mais, quant aux artistes, j'en sais un... que tout Paris connaît : il n'est, à la vérité, ni leste ni preste ; il met le temps nécessaire à ses ouvrages, et ses ouvrages sont des chefs-d'œuvres.

MIRVAL.

C'est ce que je demande : un petit chef-d'œuvre, qui me ressemble... Et l'adresse de cet artiste ?

DORSAN, *lui donnant l'adresse d'Isabé.*

Rue des Trois Frères, n°. 7.

MIRVAL.

J'y cours, j'y vole... (*A Julie.*) Sans adieu, Madame, j'ai l'honneur... (*Julie se lève pour le saluer.*) Ne vous dérangez pas, de grace ! ne vous dérangez pas. (*Il sort.*)

SCENE XI.

DORSAN, JULIE.

DORSAN, *avec ironie.*

Si ce n'est pas la première fois que ce Monsieur nous honore de sa visite, j'espère du moins que ce sera la dernière.

JULIE, *avec douceur.*

Encore des idées...

DORSAN.

Non ; c'est qu'il me paraît familier, ce Monsieur-là. Je ne

sais pourquoi cette maison-ci commence à me déplaire; elle me paraît peuplée d'originaux.

(*On sonne, Julie veut aller ouvrir.*)

DORSAN, *arrêtant Julie.*

Quelle rage avez-vous d'aller toujours ouvrir la porte? (*Il va ouvrir.*)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE COURVILLE.

M. DE COURVILLE.

BONJOUR, mon voisin.

DORSAN, *interdit.*

Monsieur... (*A part.*) Il est familier, ce voisin.

M. DE COURVILLE, *prenant un fauteuil.*

Je suis sans façon, comme vous voyez?

DORSAN, *froidement.*

Je m'en aperçois.

M. DE COURVILLE.

Que voulez-vous? Mon cheval est sur la litière; et en attendant que je sois remonté, il faut bien que j'aille à pied, et le pavé de Paris... vous devez en savoir des nouvelles; car vous trottez passablement aussi, à ce que m'a dit le portier... (*A Julie.*) Ah! madame, pardon; mais j'étais si fatigué, si harassé en entrant ici, que mon soin le plus pressant a été de soulager mes pauvres jambes, qui ne sont pas accoutumées à cet exercice. Oh! que je plains les malheureux piétons! C'est ce qu'a dit mieux que moi un certain auteur... Attendez... Il parle de ces chars pompeux,

> Sans cesse éclaboussant la pauvre infanterie,
> Qui se sauve, en jurant, de la cavalerie.

Vous êtes peintre, Monsieur, m'a-t-on dit; et vous savez que Cicéron prétend que tous les arts se tiennent par la main. Ainsi vous devez aimer la poésie, autant que j'aime la peinture.

DORSAN.

Ah! Monsieur est amateur?

M. DE COURVILLE.

Et vous aussi, à ce qu'il me paraît; car en voyant madame...

DORSAN, *brusquement.*

Pourrais-je savoir, Monsieur...?

M. DE COURVILLE.

Le sujet de ma visite, n'est-ce pas...? 1°. Comme propriétaire de la maison, j'ai cru qu'il était nécessaire que je connusse ceux qui me faisaient l'honneur d'y demeurer; et, comme je suis sans gêne et que je ne veux gêner personne, je me suis dit : puisque mes nouveaux locataires ne viennent pas chez moi, il faut que j'aille chez eux, et me voilà; 2°. J'ai su, comme je vous l'ai dit, que vous étiez peintre; et persécuté depuis quelques jours par un de mes neveux, nouveau docteur en médecine, de le faire peindre en son nouveau costume, j'ai pensé qu'il valait mieux que je m'adressasse à vous qu'à tout autre. Voilà, en peu de mots, les deux motifs qui me procurent le plaisir de vous voir.

DORSAN.

Monsieur, je vous prie d'abord de m'excuser, si j'ai différé jusqu'à présent à vous...

M. DE COURVILLE.

Passons, passons.

DORSAN.

Et je vous remercie de l'offre que vous me faites, relativement à monsieur votre neveu.

M. DE COURVILLE.

C'est que je crois que ce sera piquant, un jeune homme en habit doctoral; ça doit être moins fade que les portraits ordinaires : des draperies jetées par-ci, par-là; des... Au surplus, je ne marchande jamais avec les artistes; le vrai talent est impayable... Eh bien! est-ce dit?

DORSAN.

Je suis trop flatté...

M. DE COURVILLE.

Point du tout : c'est un service que vous nous rendrez, et nous le reconnaîtrons du mieux qui nous sera possible... Je pense à une chose. Mon neveu doit venir déjeûner avec moi; il est peut être déjà à la maison : voulez-vous être de la partie? J'ai d'un certain vin... Buvez-vous sec...? Vous riez... Comme un peintre, n'est-ce pas...? Et moi, quoique médecin, je fais encore rubis sur l'ongle... Allons, venez-vous?

DORSAN.

Il m'est impossible pour le moment. Voilà un tableau que ma femme vient de finir, et on attend...

M. DE COURVILLE, *examinant le tableau.*

Madame, en vérité; c'est achevé. Quelle fraîcheur! quelle entente de couleurs...! Voilà du pittoresque. Je crois, mon cher, qu'il est heureux pour nous que le beau sexe, en général, néglige les beaux-arts et les sciences; car, à en juger

par les ouvrages dont plusieurs dames ont enrichi la France; ce sexe pourrait bientôt disputer au nôtre la palme du génie. Savez-vous ce qu'il faut faire ? Allez porter votre tableau, et venez nous trouver chez moi : l'escalier à main droite, au troisième... Si Madame voulait nous faire le plaisir...

DORSAN.

Non, Monsieur ; elle est... indisposée.

M. DE COURVILLE.

Indisposée ? (*Il va pour prendre la main de Julie.*) Voyons...

DORSAN, *l'arrêtant.*

Ce ne sera rien.

M. DE COURVILLE, *le repoussant.*

Laissez donc ; chacun son métier... (*Il lui tâte le pouls.*) Il y a de l'élévation, de la tension même ; la fibre est un peu exaltée... Allons, du repos, et tout rentrera dans l'ordre accoutumé. Sans façon, je vous prie... Songez que nous vous attendons... Madame, je vous salue.... Du repos, du repos, et je vous réponds du reste. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

DORSAN, JULIE.

JULIE.

Malgré son âge, ce médecin est d'une grande gaîté ; son caractère...

DORSAN, *avec humeur.*

Est charmant, sans doute ; mais il n'est pas encore assez cassé pour renoncer au plaisir. Il est galant, M. le docteur; comme il a vîte saisi l'occasion de vous prendre la main, de vous la serrer avec ardeur ! sous prétexte...

JULIE.

N'allez-vous pas encore me faire un crime d'une aventure à laquelle vous avez vous-même donné lieu, en supposant une incommodité...

DORSAN.

Qui vous empêchait de vous trouver dans la société de son neveu, d'un jeune homme qui ne vous est peut-être pas tout-à-fait inconnu ; car, je ne sais pourquoi il me semble que ce déjeûner n'est pas sans motif.

JULIE.

Il vous l'a dit lui-même : il s'agit d'un portrait.

DORSAN.

Bon! bon!... Au surplus, pour vous épargner des visites qui pourraient troubler votre repos, en altérant... votre tranquillité, je vais fermer la porte.

JULIE.

Que n'emportez-vous la clef? Il y a long-temps que vous faites de ma retraite une véritable prison.

DORSAN.

Mais si, comme vous l'avez cent fois juré vous-même, ma compagnie suffit à votre bonheur...

JULIE.

En pouvez vous douter? Ingrat! Vous savez trop bien...

DORSAN.

Allons, la paix! la paix!... Je pars bien vîte pour ne pas faire attendre le propriétaire; nous lui devons de certains égards, et d'ailleurs il faut tâcher de bien vivre avec tout le monde.

JULIE, *lui prenant la main.*

Et surtout avec sa femme.

DORSAN.

Oui, ma bonne amie; oui, je te le promets. (*Il l'embrasse.*)

JULIE.

Pendant ton absence, je vais continuer ce dessein.

DORSAN, *s'en allant.*

Bien! bien!

(Il sort, emportant le tableau.)

JULIE.

N'oublies pas le billet de caisse.

DORSAN.

Non, non.

SCENE XIV.

JULIE, *seule.*

S'il pouvait tenir parole, que je serais heureuse... Mais il m'a fait mille fois de pareilles promesses, et mille fois il s'est parjuré. Mais, me serais-je trompée? Plus je réfléchis, plus je crois avoir reconnu la voix de mon frère. (*On frappe à la cloison.*) On frappe... (*Elle va à la porte.*) C'est sans doute M. de Courville... Oh! il n'y a pas manqué: elle est bien fermée, et il a emporté la clef... Voilà comme...

(M. de Courville ouvre la porte de côté, tout doucement, et entre.)

il se corrige, comme il a le dessein de se corriger. Que je suis malheureuse!...

SCENE XV.

JULIE, M. DE COURVILLE.

JULIE, *appercevant M de Courville, jette un cri.*

Ah !

M. DE COURVILLE.

Rassurez-vous, Madame ; votre mari a la clef, mais nous sommes maîtres de la serrure. La porte que vous voyez, est un secret connu de moi seul : je voulais la faire condamner ; mais mon portier vous ayant loué cet appartement, sans m'en prévenir, je n'ai pu effectuer ce dessein, et maintenant j'en suis enchanté; car c'est à la faveur de cette porte que j'espère mettre mon neveu à la raison. Voyez, regardez, examinez s'il est possible de soupçonner l'issue qui conduit de cette chambre à mon appartement.

JULIE, *regardant la porte.*

Mais, en effet, je ne me serais jamais imaginée qu'il y eût une pareille communication.

M. DE COURVILLE.

Je fus jeune autrefois, vif et sensible... Une aimable veuve, à qui j'avais eu le bonheur de sauver la vie, la consacra toute entière à faire le mien. Jamais reconnaissance ne mérita plus d'amour. Mais ayant l'un et l'autre des ménagemens à garder, nous nous unîmes secrètement. Elle habitait cette maison, dans laquelle j'occupai bientôt la chambre où nous sommes, et où nous fîmes pratiquer cette porte secrète. Le mystère donna un nouveau prix à notre amour. Après trois ans d'une félicité parfaite, le ciel disposa de cette adorable veuve, et ma fortune, que je lui devais en grande partie, me permit alors d'acquérir cette maison ; l'appartement qui avait reçu ses derniers soupirs, est devenu mon asile chéri, et souvent mes larmes... Mais, bannissons ce funeste souvenir, et profitons de ces instans précieux pour accomplir notre projet. Regardez dans cette pièce. Voilà une table servie, je crois, de manière à exciter l'appétit. Allons, ma nièce, il n'y a pas de temps à perdre, suivez-moi.

JULIE.

Et si mon mari revenait ici, et qu'il ne me trouvât point ?..

M. DE COURVILLE.

Tout est prévu : un coup de sonnette pour vous, deux pour moi.

JULIE.

Je ne puis vous cacher mon effroi, mon époux est d'un caractère si violent...

M. DE COURVILLE, *avec fermeté.*

Au pis aller, ne suis-je pas son oncle ? Et ne puis-je pas faire valoir mon autorité ?

JULIE.

Non, non, de grâce! Je suis prête à vous obéir.

M. DE COURVILLE.

A la bonne heure...

(Ils passent dans l'appartement de M. de Courville, et ferment la porte secrète.)

Allons, Madame, endossez le costume doctoral. Ces cheveux naissans sous le bonnet... Là, dans ce fauteuil, auprès de la table... Un jour plus doux...

(Il tire les rideaux des fenêtres.)

Le jour qui plaît aux dames... (*On sonne.*) Un... deux... ; c'est pour moi. C'est sans doute votre mari; de l'assurance.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. Dorsan.

M. DE COURVILLE, *se levant.*

Faites entrer. (*A Julie*) N'allez pas vous trahir.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, DORSAN.

M. DE COURVILLE.

Eh ! arrivez donc, voisin... La course a été longue.. Allons, mettez-vous là, buvons un coup, et nous parlerons d'affaires...

(Il verse du vin dans les trois verres.)

Allons, à notre santé.

DORSAN, *à M. de Courville.*

A la vôtre, Monsieur... (*Se tournant vers Julie.*) A la ..

(Il reste interdit, et pose son verre.)

M. DE COURVILLE, *gaiement.*

Qu'avez-vous donc..? Est-ce que vous connaîtriez mon petit neveu ? Je l'ai fait costumer, afin que vous prissiez une idée de l'ensemble... Mais quoi? vous pâlissez?.. Allons, allons, un verre de vin ; c'est du Chambertin de cinq feuilles ; il vous réveillera...

DORSAN, *balbutiant.*

Non, monsieur, je ne saurais... je... pardon...! mais j'ai oublié... je... je reviens à l'instant... (*Il sort précipitamment.*)

SCENE XVII.

M. DE COURVILLE, JULIE.

M. DE COURVILLE, *riant.*

Ah! ah! ah!... le voilà aux champs... Allez, ma nièce, allez, passez vîte dans votre appartement.

(*Julie quitte le costume, et rentre chez elle; prend un crayon, et continue un dessin déjà commencé.*)

SCENE XVIII.

M. DE COURVILLE, *chez lui*, JULIE, *chez elle.*

M. DE COURVILLE, *riant.*

La maladie est grave; mais je n'en aurai pas le démenti.... (*Il mange.*) Tout ceci m'aiguise l'appétit. (*Un coup de sonnette.*)

JULIE.

Que j'ai souffert pour lui! que j'ai eu de peine à lui cacher mon trouble..! Sans la crainte d'indisposer son oncle..J'entends un bruit sourd... C'est lui, sans doute... Observons-nous.

SCENE XIX.

M. DE COURVILLE, *chez lui*, JULIE, DORSAN, *chez eux.*

DORSAN.

(Il ouvre la porte bien doucement, et dit bas :)

La voilà... c'est bien elle... Où avais-je l'esprit...? maudite jalousie...!

JULIE, *à part.*

Feignons de ne pas l'entendre, de peur de nous trahir.

DORSAN, *à part.*

Elle ne m'a point vu; tant mieux... Je cours échanger mon billet de caisse, et je reviens chez le docteur. (*Il sort.*)

SCENE XX.

M. DE COURVILLE, *chez lui*, JULIE, *chez elle.*

M. DE COURVILLE, *toujours à table.*

Ce pâté d'alouettes a fort bonne mine... Mon ami de Pithiviers s'est parfaitement acquitté de sa commission.

JULIE.

(Elle se lève, va à la porte du dehors, écoute, et touche la serrure.)

Il est parti! et la porte est encore fermée à double tour..... (*Elle soupire.*) S'il n'y avait que moi qui souffrisse de sa jalousie, j'aurais moins de peine à la lui pardonner; mais à quelle inquiétude, à quels tourmens ne doit-il pas être en proie? Voilà ce qui me désespère... Dieu veuille que le cher oncle réussisse dans son projet...! Obéissons, puisqu'il le faut. (*Elle rentre chez M. de Courville.*)

SCENE XXI.

M. DE COURVILLE, JULIE.

M. DE COURVILLE.

Encore tremblante...? Allons, ma nièce, rassurez-vous, et prenez place. (*Elle s'assied.*)

JULIE.

Je crains bien que cette épreuve n'ait pas tout le succès qu vous en espérez.

M. DE COURVILLE.

Fiez-vous à mon expérience. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu je connais le cœur humain... A votre santé... (*Il boit.*) Je n'os vous offrir de ce pâté, quoiqu'il soit délicieux; mais un pet biscuit dans un verre de Malaga... (*Il la sert, et elle mange.* En vérité, ma chère nièce, plus je vous considère, plus je refl chis sur votre douceur, vos talens, votre modestie; plus j trouve que mon neveu a fait un excellent mariage. En vous, n'a rien à désirer du côté de l'esprit et des graces; quant à la fo tune, j'ignore si elle a été aussi prodigue envers vous que l nature.

JULIE...

Non, monsieur. Restée orpheline et sans biens, à l'âge d quinze ans, avec un frère plus âgé que moi de quelques année j'eus le bonheur de trouver une généreuse protectrice dans un parente, aussi respectable par ses mœurs, que par ses qualité personnelles: elle prit un soin particulier de mon éducation. D nombre des maîtres qui daignèrent y contribuer, fut M. Dorsa J'avais une inclination et un goût décidés pour la peinture; cultiva en moi ce talent, plus par estime et par amitié pour m parente, que par intérêt. Je lui inspirai bientôt de plus vifs se timens, et la reconnaissance commença en moi l'ouvrage d l'amour: il me demanda en mariage, et m'obtint sans peine d ma parente et de moi-même.

M. DE COURVILLE.

Il n'est pas mal bâti. Je lui crois de l'esprit; et sans sa mau dite jalousie..... Patience! j'en fais mon affaire..... Mais votr frère? qu'est-il devenu?

JULIE.

A peine M. Dorsan m'eût-il épousée, qu'il partit pour Rome et m'emmena avec lui. Depuis ce tems je n'ai point eu de nou velles de Mirval.

M. DE COURVILLE.

Comment dites-vous...? Mirval...? Mirval est votre frère?

JULIE.

Oui, Monsieur. Le connaîtriez-vous?

M. DE COURVILLE.

Si je le connais....? C'est mon locataire, votre voisin.

JULIE.

Mon frère...!

M. DE COURVILLE.

Oui, votre frère.

JULIE.

Je ne me suis donc pas méprise : c'était lui-même ; je l'ai reconnu lorsqu'il est venu ce matin parler à mon mari, mais la crainte d'éveiller ses soupçons m'a retenue.

M. DE COURVILLE.

C'est un jeune homme très-intéressant : petit-maître, étourdi, galant, comme on l'est à son âge ; mais d'une conduite irréprochable. J'en fais un cas tout particulier. Il remplit une place aussi honorable que lucrative.... Parbleu ! je suis enchanté de cette découverte ; et je suis persuadé que votre mari lui-même...

JULIE.

Il ne revient point... Je vous avoue que son retard m'inquiète ; je crains... (*On sonne deux fois.*)

M. DE COURVILLE.

Chut ! chut ! c'est lui, sans doute ; silence !

SCENE XXII.

LES PRÉCÉDENS, DORSAN.

M. DE COURVILLE, *à Dorsan qui entre.*

Eh bien, voisin ?

DORSAN.

Pardon, Monsieur, mais obligé d'échanger un billet de caisse....

M. DE COURVILLE.

Que ne parliez-vous ? Je vous aurais évité la peine de vous fatiguer... Vous voilà tout en eau... Allons, un verre de vin, et asseyez-vous ; là, auprès de mon petit neveu... Vous autres, jeunes-gens, courez la poste, et puis les pleurésies, les fluxions de poitrine ; Dieu veuille vous en garder ! Mais si ce malheur vous arrivait, voilà le médecin que je vous donnerais (*montrant Julie*) sous ma surveillance cependant. Il a de l'esprit, des connaissances.... (*Dorsan regarde toujours Julie, et est intrigué*) Mais vous ne faites rien : imitez-moi. (*vivement*) Imitez votre... voisin... Versez-nous du moins à boire. (*Dorsan verse en tremblant.*) Comme votre main tremble ! ça ne vaut rien pour manier le pinceau... (*Ils boivent tous trois.*) A propos de pinceau, croyez-vous la figure de mon neveu digne d'occuper le vôtre ?

DORSAN, *troublé.*

Je ne sais si c'est une illusion... mais jamais... non jamais ressemblance ne fut plus frappante.

M. DE COURVILLE.

Une ressemblance.. ? Avec qui donc..? Parbleu ! vous m'y faites penser... oui, avec madame votre épouse ; et quoique je n'aie fait que l'entrevoir, il me semble, comme à vous...

DORSAN.

Mêmes yeux..., même bouche...

M. DE COURVILLE.

Il n'est pas mal ce petit fripon-là.

DORSAN.

Le même sourire !... Si je n'étais sûr..., bien sûr qu'elle est dans son appartement...

M. DE COURVILLE.

Il est aisé de le savoir : je vais la faire prier de passer ici.

DORSAN.

Non, non, Monsieur.

M. DE COURVILLE.

Pourquoi? (*à Julie*) Sonne, mon neveu.

DORSAN.

(Arrêtant Julie, qui s'est levée.)

De grace, Monsieur... J'aime mieux aller moi-même...

M. DE COURVILLE.

Où donc? chez elle..? Pourquoi ne pas la faire venir? Pensez-vous qu'elle serait ici en mauvaise compagnie? D'ailleurs, puisque vous y êtes...

DORSAN.

(Cherchant dans ses poches.)

Il lui serait impossible de sortir.. : elle veut absolument que j'emporte la clef avec moi ; et... je l'avais cette clef; je ne sais si je l'ai perdue, ou... si je l'ai oubliée par mégarde... dans la maison d'où je sortais, en venant ici...

M. DE COURVILLE.

Allons, mon cher voisin, avouez la dette, convenez que vous êtes jaloux.

JULIE.

Jaloux !....

DORSAN.

O ciel! le même son de voix!

M. DE COURVILLE, *à part.*

Il est dans une agitation inconcevable.

(Dorsan tire son mouchoir pour s'essuyer, et laisse tomber la clef qui y était embarrassée.)

Et la voilà, la clef, la voilà.

DORSAN, *balbutiant.*

Oui, je crois qu'oui....

(Il ramasse la clef.)

M. DE COURVILLE, *gaiement.*

En ce cas, vous devez être tranquille ; à moins qu'elle ne s'en-

vole comme un oiseau. Allons, calmez-vous, mon cher voisin; et puisque vous trouvez que mon neveu ressemble à votre épouse, eh bien! jouissez de deux plaisirs à la fois, d'avoir devant vous un excellent déjeûner, et à vos côtés l'image de ce que vous avez de plus cher au monde.

JULIE.

Allons, Monsieur, buvons à sa santé.

M. DE COURVILLE.

De tout mon cœur; et rasade... (*à Dorsan.*) Allons donc, trinquez avec nous.

DORSAN.

Je ne sais où j'en suis... (*à Julie.*) Julie, ma chère Julie! dites-moi que ce n'est pas vous.

JULIE, *riant.*

Il est possible que je ressemble à madame votre épouse; mais...

DORSAN.

Je n'y puis plus tenir... Je vais m'en assurer; et si c'est un jeu... malheur à l'auteur de cette plaisanterie ..!

(*Il sort comme un furieux.*)

SCENE XXIII.

M. DE COURVILLE, JULIE.

M. DE COURVILLE, *riant.*

Il est fou, mon cher neveu, il est fou... (*à Julie.*) Allez, ma nièce, allez vîte.

(*Julie repasse dans son appartement.*)

SCENE XXIV.

M. DE COURVILLE, JULIE.

M. DE COURVILLE.

Gallien, Hypocrate, Esculape même y perdraient leur grec et leur latin... Cependant, je ne désespère pas encore de sa guérison.

JULIE, *à son ouvrage.*

Je me suis fait violence pour affecter une gaîté qui n'était point au fond de mon cœur. (*Un coup de sonnette.*)

(Dorsan ouvre la porte avec grand bruit, et reste interdit, en retrouvant sa femme dans la même attitude où il l'a laissée.)

SCENE XXV.

M. DE COURVILLE, *chez lui*, JULIE, DORSAN, *chez eux.*

JULIE, *allant à Dorsan, avec intérêt.*

Te voilà, mon ami? Tu as tardé bien long-tems : tu sais que le propriétaire t'attend à déjeûner.

DORSAN, *essoufflé, et respirant à peine.*

Je sors... de chez lui... à l'instant.

JULIE.

Eh bien....? mais qu'as-tu...? Pâle, tremblant... Assieds-toi .. je t'en prie... (*Elle lui donne un fauteuil.*) Aurais-tu mangé quelque chose...?

DORSAN.

Rien, absolument.

JULIE.

Le vin, peut-être...

DORSAN.

Je ne l'ai pas goûté.

JULIE.

D'où vient donc l'état où je te vois...? Puisqu'il est médecin, pourquoi t'a-t-il laissé sortir? Il pouvait te donner des secours... Je vais le chercher.

DORSAN, *avec force.*

Non, non.

JULIE.

Un peu d'eau et de sucre... dis, mon ami?

DORSAN.

Laisse-moi, laisse-moi reprendre mes sens... Non, jamais rien de semblable n'est arrivé dans le monde entier.

JULIE.

Que veux-tu dire?

DORSAN.

Tu es ici? te voilà; c'est bien toi?

JULIE.

Eh! sans doute.

DORSAN.

Eh bien! je viens de te voir, à l'instant même, oui, à l'instant même chez le médecin.

JULIE.

O ciel! mon mari perdrait-il la raison...? Que je suis malheureuse! Funeste frénésie! empoisonneras-tu toujours son cœur et son esprit?

DORSAN.

Non, Julie, non; mille autres à ma place l'auraient cru comme moi; et j'ai beau penser, beau réfléchir, c'était toi-même..., ou quelque esprit malin qui aura pris ta ressemblance.

JULIE.

Et crois-tu que cet objet, cet esprit y soit encore?

DORSAN.

Je le crois... sans le croire...; car je ne sais que penser de tout ceci.

JULIE.

Eh bien! allons ensemble chez le médecin; c'est le moyen de te convaincre de la vérité.

DORSAN.

Oh! non, ma bonne amie; je vois bien que tu es ici, que tu n'est pas sortie d'ici, que tu n'as pu en sortir.

JULIE.

N'importe; allons-y, je t'en prie, pour te rendre toute ta tranquillité.

DORSAN.

Esprit de curiosité qui te tourmente, sans doute; tu veux voir ce bel Adonis... Il est certain que deux gouttes de lait ne sont pas plus semblables. Ecoute : promets-moi que tu ne sortiras pas, que tu ne bougeras pas d'ici.

JULIE.

Eh! comment sortirais-je? N'emportes-tu pas la clef?

DORSAN.

Ce fut par distraction, sans doute; mais, cette fois-ci, permets-moi de la garder : je veux, pour la dernière fois.... Tu vois que je suis calme, tranquille...

JULIE.

Il me le semble.

DORSAN.

Oui, je le suis. Je vais et je reviens à l'instant abjurer à tes pieds une passion qui a fait trop long-tems le malheur de ma vie.

JULIE.

Et de la mienne ..

(Dorsan lui baise la main, sort et ferme la porte.)

SCENE XXVI.

JULIE, *seule.*

Oh! oui, c'est bien pour la dernière fois; et quoiqu'en puisse dire mon oncle, je ne saurais me prêter plus long-tems à un jeu qui trouble le repos de mon époux.

(Elle ouvre la porte du côté de M. de Courville.)

SCÈNE XXVII.

M. DE COURVILLE, JULIE.

M. DE COURVILLE, *assis.*

Eh bien, ma nièce...? entrez donc.

JULIE.

Non, Monsieur; permettez...

M. DE COURVILLE, *se levant, avec vivacité.*

Voulez-vous me faire perdre le fruit de mon innocent stratagême? ... (*ferme*) Ma nièce, obéissez... (*s'adoucissant*) C'est votre ami qui vous en prie.

(Julie entre chez M. de Courville, et prend le costume.)

JULIE, *pendant que M. de Courville ferme la porte.*

Je vous conjure, mon cher oncle, de mettre fin à ce cruel badinage! Je suis sûre que mon époux ne me pardonnera jamais...

M. DE COURVILLE.

Nous touchons au dénouement : je vais frapper le grand coup. Soyez tranquille, il ne reviendra pas ici : Armand a reçu mes ordres à cet égard.

SCENE XXVIII.

M. DE COURVILLE, JULIE, DORSAN chez lui.

DORSAN.

Ennuyés sans doute de m'attendre, ils sont sortis, à ce que m'a dit le portier... (*Ne voyant pas Julie*) Eh, mais ma femme... Où donc est-elle?... Julie! Julie!...

JULIE.

Je l'entends... il m'appelle... souffrez...

M. DE COURVILLE.

Non, non.

DORSAN.

O ciel! qu'est-elle devenue?... Par où a-t-elle pu sortir?... La porte était fermée... Dans le trouble où j'étais, j'aurai cru... peut-être... oui... je l'aurai laissée ouverte... Malheureux que je suis! Elle n'a pu supporter les nouveaux traits de ma fatale jalousie.

JULIE.

Je ne puis distinguer ses paroles; mais j'entends qu'il se plaint, qu'il gémit...

M. DE COURVILLE, *la ramenant.*

Bien! bien! c'est le remède qui agit.

DORSAN.

Il me vient une idée... affreuse... Cet étourdi de ce matin loge aussi dans cette maison... Se connaissaient-ils?... Aurait-elle eu la scélératesse?... Non, non, je ne puis le croire... Mais où donc est-elle?.. (*Il va à la serrure*) Car, encore une fois, je suis certain d'avoir fermé cette porte... Il y a de quoi perdre l'esprit... (*Il va vers un siége*) Je n'en puis plus... je suis accablé... (*Il s'assied*) je suis désespéré...

JULIE.

O ciel! je ne l'entends plus... Il est peut-être indisposé, sans connaissance... Non, ne m'arrêtez plus .. Je sais ce que je vous dois; mais le danger de mon mari, mon devoir m'appellent...

(Elle se débarrasse de M. de Courville, court à la porte pour l'ouvrir; mais, entendant la voix de Mirval, elle s'arrête.)

SCENE XXIX.

LES PRÉCÉDENS, MIRVAL, chez Dorsan.

MIRVAL.

Parbleu! mon cher voisin, je suis enchanté de vous retrouver.

M. DE COURVILLE.

Arrêtez... c'est la voix de votre frère...

DORSAN, *se levant avec transport.*

Où est-elle? Réponds, vil scélérat! rends-la moi, ou tremble pour ta vie.

MIRVAL, *surpris.*

Comment ?... Comment ? Que voulez-vous dire ?

DORSAN.

Il te sied bien, après ta lâcheté, d'affecter une candeur, une tranquillité qui n'est point dans ton âme perfide !

MIRVAL, *vivement.*

Monsieur !... (*Se retenant*) J'ignore le motif du délire qui vous transporte ; vos discours, vos injures même ne peuvent m'offenser dans l'état où je vous vois ; mais si vous voulez... si vous pouvez vous expliquer clairement et de sang-froid...

DORSAN.

De sang-froid !... quand je suis trompé, trahi, assassiné...

MIRVAL.

Par qui donc, s'il vous plaît ?

DORSAN.

Par la femme la plus ingrate, la plus...

MIRVAL.

Quoi ! votre femme...

DORSAN.

Me crois-tu la dupe du prétexte que tu as pris tantôt pour me donner le change ?... Ton embarras, ton persiflage ne m'en ont point imposé. Ce n'est pas moi, c'est elle que tu cherchais ici. Logé, sans doute, exprès dans cette maison, il ne t'a pas été difficile de profiter des momens de mon absence pour t'introduire chez elle, pour la séduire et faciliter sa fuite. Tu n'as paru qu'un instant ce matin, et à peine suis-je sorti, qu'elle est disparue.

MIRVAL.

Monsieur, je vous jure que, pénétré d'estime pour vos talens, je suis sensible à votre douleur ; et, bien loin d'être coupable de l'action vile dont vous me soupçonnez, me voilà prêt à vous servir de tout mon pouvoir, pour vous aider à recouvrer la perte que vous avez faite. Vous m'avez mal jugé, sans doute : dans un galant homme, la légèreté de l'esprit n'exclut pas les qualités du cœur.

DORSAN.

Et quel autre que vous puis-je accuser ? Cette porte était fermée : Qui mieux que vous était à portée de l'ouvrir ? un étranger aurait-il osé s'y hasarder ? Le portier ne l'aurait-il pas vu entrer ?

MIRVAL.

Je vous en ai dit assez pour vous calmer, si vous étiez en état d'écouter la voix de la raison. La colère vous aveugle et vous rend injuste. Je dois vous laisser le temps de la réflexion... Adieu, Monsieur...

DORSAN.

Non, vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez satisfait...

(Dorsan ferme sa porte avec force.)

MIRVAL, *s'échauffant.*

C'en est trop, Monsieur; vous me ferez raison.

DORSAN.

A l'instant même.

MIRVAL.

Soit, Monsieur; sortons.

(Julie ouvre la porte, et entre avec M. de Courville.)

SCENE XXX ET DERNIERE.

M. DE COURVILLE, JULIE, DORSAN, MIRVAL.

JULIE, *à Dorsan.*

Mon ami !... (*à Mirval*) Mon frère !...

DORSAN, *surpris.*

Ma femme !...

M. DE COURVILLE, *gaiement.*

Eh, oui, ta femme.

MIRVAL, *surpris.*

Ma sœur !...

M. DE COURVILLE.

Eh, oui, ta sœur.

JULIE, *à son mari.*

Dorsan...

DORSAN.

Laissez-moi, perfide !... (*A M. de Courville*) Et vous, Monsieur, que signifie ce guet-à-pens ? De quel droit osez-vous vous introduire chez moi, comme un malfaiteur, pour tendre des piéges à la vertu de mon épouse ?.. Croyez-vous que votre âge vous mettra à couvert de mon ressentiment ?... Vil séducteur ! si les lois ne viennent à mon secours, je saurai moi-même tirer une vengeance éclatante de cet affront.

M. DE COURVILLE.

Insensé !...

DORSAN.

Insensé !...

JULIE.

Mon cher Dorsan !...

DORSAN, *à M. de Courville.*

Vous osez ajouter l'insulte à la perfidie !.. Tu vas payer cher...

(Il prend un sabre avec son fourreau.)

JULIE, *courant à Dorsan.*

Arrête, malheureux !... C'est ton oncle.

DORSAN, *interdit.*

Mon oncle !

M. DE COURVILLE.

Eh oui, ton oncle, monsieur le furibond... Viens-donc, je t'attends de pied ferme, comme tu vois.

DORSAN.

Quoi, Monsieur ? vous seriez cet oncle que je désire depuis si long-temps retrouver, que je respecte...

M. DE COURVILLE.

Infiniment... La réception que tu me fais, en est une belle preuve.

DORSAN.

Je conviens de mes torts ; mais convenez aussi que les apparences...

M. DE COURVILLE.

Sont presque toujours trompeuses. Voilà, Monsieur, pourquoi l'on ne peut trop s'en défier. Examinez avant de juger.

DORSAN, *vivement.*

Ah ! mon oncle....

M. DE COURVILLE, *avec force.*

Paix ! Monsieur... Il vous sied bien de m'interrompre... Eh bien ! soit : la candeur, la modestie de votre épouse, sont des qualités apparentes, sans doute, puisqu'elles nous frappent et nous enchantent; mais cette douceur d'esprit, qui n'est point révoltée contre vos caprices ; cette égalité de caractère qui supporte vos extravagances, la générosité de son âme qui lui fait pardonner vos injustices...., ne sont point des apparences, ce sont des vérités que tout le monde ne peut connaître, et dont vous seul devez sentir tout le prix... Si j'eusse été un mirliflore, et que ton épouse eût été sensible à la fleurette, où en serais-tu, avec tesprécautions, tes clefs et tes serrures...? Apprends que la meilleure sûreté qu'un mari puisse avoir, n'est pas dans les moyens obscurs et violens qu'il emploie pour se la procurer, c'est dans la vertu de sa femme qu'elle réside; les craintes et les soupçons l'effarouchent : la douceur, l'aménité, les complaisances, et une confiance sans bornes, voilà ce qui l'entretien dans toute sapureté, voilà ce qui fait le charme de la vie et le bonheur de la société.

DORSAN.

Ah ! mon oncle, mes yeux sont dessillés; votre discours est un baume salutaire versé sur les blessures de mon cœur.

M. DE COURVILLE.

Eh non, ce n'est pas ton cœur qui était malade, c'était ton esprit.

DORSAN.

Vous l'avez guéri, mon oncle, oui, vous l'avez guéri.

M. DE COURVILLE.

C'est mon métier de guérir; ne suis-je pas médecin...? Tiens, tiens, regarde dans les yeux de ta femme, le plaisir que lui fait ta convalescence.

DORSAN.

Julie, ma chère Julie ! oui, j'abjure à jamais mes injustes soupçons.... (*A Mirval, l'embrassant.*) Et vous, mon cher frère, me pardonnerez-vous mes erreurs, mes torts...?

MIRVAL.

Si vous n'aimiez pas tant, vous seriez moins jaloux. Rendez ma sœur heureuse, et tout est oublié.

M. DE COURVILLE.

Voilà une guérison qui me fera honneur dans le monde, et surtout auprès des dames... Mais, mon cher neveu, plus de rechûte, ou je t'abandonne sans retour.

DORSAN.

Gardez-vous de croire...

M. DE COURVILLE, *lui tendant la main.*

Tu me le promets?

DORSAN, *saisissant la main de son oncle.*

Je vous le jure .. (*Il lui baise la main.*)

M. DE COURVILLE.

Allons, embrassons-nous... (*Ils s'embrassent.*) Et regarde-moi désormais comme un second père... (*à Julie.*) Et vous, mon petit neveu postiche, soyez non seulement ma nièce, mais ma fille et la bien-aimée de mon cœur...

(*Au Public.*) La jalousie peut devenir un mal incurable, lorsqu'un caprice, une inconséquence la fait naître ou l'éveille dans le cœur d'un époux; mais une réserve constante, une confiance réciproque, une amitié réelle l'éteignent ou l'assoupissent pour toujours...(*haut*) Messieurs...(*Plus bas*) mesdames, voilà ma recette; je vous conseille d'en profiter.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2196
B818F4

Besnard, P.
La femme médecin